

# *La Vie de Beethoven* (1903) de Romain Rolland

Michel de Boissieu

Des *Origines du théâtre lyrique moderne* (1895) à *Beethoven, les grandes époques créatrices* (1937), Romain Rolland n'a cessé de publier des livres sur la musique. Le plus singulier d'entre eux est sans doute la *Vie de Beethoven* (1903)<sup>1</sup>. De l'aveu même de son auteur, il ne s'agit pas en effet, contrairement aux autres, d'un « docte ouvrage exécuté selon les strictes méthodes de l'histoire », dans lequel serait « payé à la science musicologique un tribut rigoureux »<sup>2</sup>. Le lecteur devrait plutôt voir en lui un « chant de l'âme blessée », où le sujet se trouve non décrit avec exactitude, mais « transfiguré »<sup>3</sup>. En outre, ou peut-être par conséquent, le public « lui fit une fortune que ce petit livre ne cherchait point »<sup>4</sup>, et qu'aucun autre essai musicologique de Rolland n'a jamais connue. Cependant, si les formules imagées de l'auteur invitent à considérer la *Vie de Beethoven* comme une œuvre littéraire et non comme une étude scientifique, elles n'indiquent pas à quel genre de littérature elle appartient. Un « chant de l'âme blessée » peut tout aussi bien être élégiaque que, par exemple, tragique. Dans ces conditions, il est difficile de comprendre en quoi le musicien se voit « transfiguré » par son biographe. Lire la *Vie de Beethoven* en se demandant de quel genre littéraire elle relève est toutefois une tâche complexe. Sa composition présente en effet des caractéristiques propres à la tragédie, mais d'autres qui appartiennent au mélodrame ou encore à l'épopée.

## 1 Le tragique de la *Vie de Beethoven*

En racontant la mort de Beethoven, dans les dernières pages de son livre, Romain Rolland évoque « la tragédie de sa vie »<sup>5</sup>. Une tragédie est une histoire où la force du destin conduit à une fin malheureuse, prévisible dès le début.

---

<sup>1</sup> Les citations seront tirées de l'édition suivante : Romain Rolland, *Vie de Beethoven*, Bartillat, Paris, 2015, 222 p.

<sup>2</sup> Rolland (2015), p. 82.

<sup>3</sup> Rolland (2015), p. 82.

<sup>4</sup> Rolland (2015), p. 82.

<sup>5</sup> Rolland (2015), p. 149.

De ce point de vue, la *Vie de Beethoven* semble construite comme une œuvre tragique.

Le dénouement en est d'une part misérable. Victime d'un « refroidissement pleurétique »<sup>6</sup> mal soigné, Beethoven est terrassé par la souffrance. Après quatre opérations en deux mois, qui ont épuisé ses dernières forces, « le pauvre homme, sur son lit de mort, était rongé par les punaises »<sup>7</sup>. Abandonné par ses proches, réduit à la « misère », au bout de son « agonie » c'est « une main étrangère (qui) lui ferma les yeux »<sup>8</sup>. Romain Rolland met ainsi en évidence le caractère sordide de la fin de Beethoven : à la souffrance physique s'ajoutent le désespoir de l'abandon et l'humiliation de la pauvreté.

D'autre part, cette fin malheureuse est annoncée dès le début de l'ouvrage. En effet, la biographie du compositeur ne commence pas par le récit de sa naissance et de ses premières années, mais par un portrait de deux pages, qui fixe dans l'esprit du lecteur ses principaux traits physiques et moraux. Or c'est « vers la fin de sa vie »<sup>9</sup> qu'il se trouve décrit. Il a maintenant le teint « maladif et jaunâtre » et des yeux tantôt « d'un éclat sauvage dans une figure brune et tragique », tantôt d'une « douleur poignante », tantôt encore tournés « vers le ciel avec un regard mélancolique »<sup>10</sup>. A « l'approche de la mort », cependant, il a de plus en plus « les yeux fermés » : il semble coupé du monde par sa surdité, et dans les rares occasions où quelqu'un lui adresse la parole, « dit d'écrire ce qu'on veut lui demander »<sup>11</sup>. S'il sourit, c'est « tristement », et son rire est celui « d'un homme qui n'est pas accoutumé à la joie »<sup>12</sup>. Son visage exprime d'habitude « la mélancolie, une tristesse incurable »<sup>13</sup>.

Ce portrait initial met déjà en évidence les éléments principaux du dénouement : l'approche de la mort, la maladie et la douleur physique, la solitude et la souffrance morale. De même qu'à la fin du livre, la vie de Beethoven est qualifiée de « tragédie », de même, au début, Romain Rolland décrit la figure « tragique » de son héros. Il accentue le relief de cette figure grâce à deux comparaisons. Tout d'abord, le musicien a « l'air d'un enchanteur vaincu par les

---

<sup>6</sup> Rolland (2015), p. 147.

<sup>7</sup> Rolland (2015), p. 149.

<sup>8</sup> Rolland (2015), p. 149.

<sup>9</sup> Rolland (2015), p. 89.

<sup>10</sup> Rolland (2015), p. 90-91.

<sup>11</sup> Rolland (2015), p. 91.

<sup>12</sup> Rolland (2015), p. 91.

<sup>13</sup> Rolland (2015), p. 91.

démons qu'il avait évoqués »<sup>14</sup>. Ensuite, il ressemble au « roi Lear »<sup>15</sup>. La première formule fait penser à la tragédie de Faust, où l'évocation des puissances infernales par le savant docteur conduit à la catastrophe. D'une manière générale, elle peut s'appliquer à toute tragédie. Sans le vouloir, le personnage tragique précipite l'arrêt du destin, ou provoque l'enchaînement fatal qui le mène à sa perte, par ses propres actions. *Le Roi Lear* en est un bon exemple : le héros de la pièce se perd en décidant de partager son royaume de son vivant. Peut-être Romain Rolland veut-il ainsi suggérer que Beethoven a été l'un des artistes maudits chers aux romantiques, victime de sa démesure de démiurge. Quoi qu'il en soit, avant même d'écrire « Ludwig van Beethoven naquit le 16 décembre 1770 à Bonn, près de Cologne... »<sup>16</sup>, il raconte la fin misérable de son personnage. Comme dans une tragédie grecque, le dénouement malheureux se trouve ainsi contenu dans le début de l'ouvrage, non seulement prévisible mais aussi annoncé.

Cette composition n'est pas le seul point commun entre la *Vie de Beethoven* et une œuvre tragique. Pour expliquer les malheurs de son héros, Romain Rolland évoque en effet parfois des forces comparables au destin qui régit la vie des personnages de tragédie. Son commentaire sur les amours du compositeur en fournit une bonne illustration :

Wegeler dit qu'il ne connut jamais Beethoven sans une passion portée au paroxysme. Ces amours semblent toujours avoir été d'une grande pureté. Il n'y a aucun rapport entre la passion et le plaisir. (...) Beethoven avait quelque chose de puritain dans l'âme ; les conversations et les pensées licencieuses lui faisaient horreur ; il avait sur la sainteté de l'amour des idées intransigeantes. (...) Schindler, qui fut son ami intime, assure qu'« il traversa la vie avec une pudeur virginale, sans avoir jamais eu à se reprocher un moment de faiblesse ». Un tel homme était fait pour être dupe et victime de l'amour. Il le fut. Sans cesse il s'éprenait furieusement, sans cesse il rêvait de bonheurs, aussitôt déçus, et suivis de souffrances amères.<sup>17</sup>

C'est ainsi « dans l'âme » du musicien que Romain Rolland trouve le secret de son malheur en amour. « L'âme » peut être conçue comme le principe spirituel insufflé par Dieu, ou bien comme un ensemble de qualités innées données par la nature. Dans un cas comme dans l'autre, elle ne dépend pas de la volonté du sujet. Pour son biographe, Beethoven n'a manifestement pas choisi de refuser le « plaisir ».

---

<sup>14</sup> Rolland (2015), p. 91-92.

<sup>15</sup> Rolland (2015), p. 92.

<sup>16</sup> Rolland (2015), p. 92.

<sup>17</sup> Rolland (2015), p. 103-104.

Ecrire qu'il « avait quelque chose de puritain dans l'âme » suppose que le puritanisme est un fait constitutif de sa nature. Il ne pouvait rien y faire, pas plus qu'il ne pouvait s'empêcher d'avoir « horreur » des grivoiseries. « L'âme », ou la nature, joue dans la *Vie de Beethoven* le même rôle que le destin dans une tragédie. Il s'agit d'une force indépendante de la volonté du personnage, qui décide du cours de sa vie et le conduit à des « souffrances amères ». C'est bien ce qu'exprime Romain Rolland en écrivant que Beethoven « était fait pour être dupe et victime de l'amour ». Il n'a rien fait pour cela, mais sa nature a voulu qu'il soit fait pour cela. Le choix de formules comme « avait dans l'âme » ou « était fait pour » suggère que la nature même du compositeur a pesé sur sa vie comme un destin et le transforme donc en héros tragique.

En l'occurrence, la transformation du récit biographique en tragédie ne dépend pas seulement du choix des formules, mais aussi de celui des informations. Pour le comprendre, il faut peut-être lire une autre interprétation du puritanisme et des peines d'amour de Beethoven, celle que donne Lucien Rebatet dans *Une Histoire de la musique* :

Il y eut en Beethoven un éternel adolescent, qui « cristallisait » sur les jeunes comtesses ses images d'amours idéales et impossibles. (...) Aucune de ces foucades passionnées ne pouvait aboutir. Entre-temps, pareil au commun des mortels, Beethoven que des témoins ont vu fasciné par des gaupes rustiques et assidu aux rues mal famées, s'offrait des passades dont la trivialité faisait péniblement tache sur ses rêves. Il revenait alors à un culte ingénu de la chasteté, il moralisait, (...) Cette sorte de puritanisme, né de la médiocrité des expériences charnelles, domina toujours dans son caractère et son art.<sup>18</sup>

Romain Rolland se contentait de citer, comme témoin de moralité de Beethoven, son ami Schindler. Rebatet, suivant le musicologue Jules Combarieu, fait appel à d'autres témoignages, qui contredisent celui de Schindler. Loin d'avoir traversé la vie avec « une pudeur virginale », le musicien aurait multiplié les « passades » dans les « rues mal famées ». Dans ces conditions, son « puritanisme » prend un tout autre sens. Au lieu d'être une qualité essentielle de l'âme, comme le veut Romain Rolland, il apparaît plutôt comme le résultat contingent d'« expériences » ratées. Il ne détermine donc pas fatalement le profond malheur de Beethoven en amour : bien au contraire, c'est le caractère décevant des « passades » avec les

---

<sup>18</sup> Lucien Rebatet, *Une Histoire de la musique*, Robert Laffont, collection Bouquins, Paris, 2007, p. 338-339.

« gaupes rustiques » qui suscite une réaction moralisatrice. La tragédie de « l'âme » condamnée par sa nature sublime à ne pouvoir goûter au plaisir fait place à une basse comédie de mœurs, celle du petit bourgeois tiraillé entre ses vains désirs de « comtesses » et ses turpitudes dans les quartiers louches.

La vision tragique des amours du musicien suppose ainsi une sélection des témoignages. Romain Rolland retient celui de l'ami Schindler, qui lui permet de justifier sa théorie de la « pureté » de l'âme, et néglige ceux qui conduiraient à la réfuter. C'est à ce prix qu'il peut transformer la vie de Beethoven en destin.

L'ouvrage de Romain Rolland doit cependant son caractère tragique à autre chose encore qu'à sa construction et aux forces fatales qui y déterminent le cours des événements : c'est la nouvelle préface, écrite pour la réédition de 1927 et placée alors en tête du livre, devant l'ancienne. L'auteur y évoque l'année 1903, celle de la première publication :

Qui, des survivants de ce temps, ne se souvient de ces concerts de quatuors, qui étaient comme des églises au moment de l'*Agnus*, - de ces visages douloureux qui suivaient le sacrifice, et qu'illuminait le reflet de sa révélation ! Les vivants d'aujourd'hui sont loin de ces vivants d'hier. (Mais seront-ils plus près des vivants de demain ?) De cette génération des premiers ans du siècle, les rangs ont été fauchés : la guerre fut un gouffre, où eux et les meilleurs de leurs fils disparurent. Ma petite *Vie de Beethoven* conserve (...) l'image sacrée d'une grande génération.<sup>19</sup>

Ces lignes empreintes de religiosité transforment le sens de l'ouvrage. Il ne s'agit plus d'une simple biographie de compositeur, mais de « l'image sacrée d'une grande génération », car les jeunes lecteurs de 1903 « ont été fauchés » sur les champs de bataille de 1914. Le « sacrifice » du Christ devient comparable non seulement à celui de Beethoven, qui a ruiné sa vie pour donner au monde des chefs-d'œuvre, mais aussi à celui des garçons « des premiers ans du siècle », engloutis dans le « gouffre » de la guerre. Romain Rolland clôt sa préface en définissant Beethoven comme « celui qui nous apprend à vivre et à mourir ». Alors que le titre du livre insiste sur la vie, ces derniers mots accentuent l'importance de la mort. Rétrospectivement, l'auteur donne ainsi un sens prophétique à son ouvrage. En retraçant le destin de Beethoven, il a préfiguré celui des victimes de la

---

<sup>19</sup> Rolland (2015), p. 83.

Première guerre mondiale : il leur a révélé l'image de leur propre mort, et leur a montré comment y faire face. La préface de 1927, qui fait surgir l'image d'une génération vouée à la mort, renforce donc l'aspect tragique de la *Vie de Beethoven*.

## 2 Les aspects mélodramatiques de l'ouvrage

Pourtant, d'autres éléments sinon réduisent à néant, du moins affaiblissent le caractère tragique du récit. Dans les premières pages, consacrées à l'enfance et à la jeunesse du musicien, Romain Rolland semble d'une part vouloir donner l'image d'un destin inexorable, qui voue dès la naissance et une fois pour toutes Beethoven au malheur, d'autre part s'ingénier à ruiner cette image :

Une enfance sévère, à laquelle manqua la douceur familiale, dont Mozart, plus heureux, fut entouré. Dès le commencement, la vie se révéla à lui comme un combat triste et brutal. Son père voulut exploiter ses dispositions musicales et l'exhiber comme un petit prodige (...). En 1787, il perdit sa mère, qu'il adorait. « Elle m'était si bonne, si digne d'amour, ma meilleure amie ! Oh ! qui était plus heureux que moi, quand je pouvais prononcer le doux nom de mère, et qu'elle pouvait l'entendre ? »<sup>20</sup>

Ce récit contient une contradiction évidente. Si l'enfance de Beethoven a été « comme un combat triste et brutal », sans « douceur familiale », comment expliquer qu'à la mort de sa mère, l'adolescent de 17 ans écrive qu'elle était « si bonne » pour lui, et que nul n'était « plus heureux » que lui quand il était avec elle ? Romain Rolland commence par imposer une vision tragique du jeune musicien, privé d'affection dès ses premières années, et l'accentue au moyen d'une comparaison contestable avec Mozart. Il est en effet faux que l'enfance de ce dernier, contrairement à celle de Beethoven, ait baigné dans la « douceur ». Dominique Fernandez parle ainsi du « drame de ses relations avec son père », personnalité « despotique » qui a « plié toute sa vie Wolfgang à ses volontés »<sup>21</sup> : lui aussi a tout fait pour « exploiter » les talents de son fils et « l'exhiber comme un petit prodige ». L'opposition établie entre un Beethoven éternel malheureux et un Mozart sans cesse débordant de joie ne tient pas à l'examen des faits. Romain Rolland reprend toutefois ce cliché à son compte pour mettre en relief le tragique de la vie de son héros, victime désignée du destin dès sa plus tendre enfance.

---

<sup>20</sup> Rolland (2015), p. 92-93.

<sup>21</sup> Dominique Fernandez, *La Perle et le croissant*, Plon, collection Terre Humaine, Paris, 1995, p. 323.

Pourtant, les propos de Beethoven qu'il cite ensuite contredisent cette vision tragique. Manifestement, le compositeur a pu jouir de la « douceur familiale » et être « heureux » dans sa jeunesse. C'est la mort de sa mère qui semble l'avoir privé de ce bonheur. Le récit continue de la façon suivante :

Si triste qu'ait pu être l'enfance de Beethoven, il garda toujours pour elle, pour les lieux où elle s'écoula, un tendre et mélancolique souvenir. Forcé de quitter Bonn, et de passer presque toute sa vie à Vienne, dans la grande ville frivole et ses tristes faubourgs, jamais il n'oublia la vallée du Rhin (...) A ce pays, son cœur resta éternellement fidèle ; jusqu'au dernier instant, il rêva de le revoir, sans jamais y parvenir. « Ma patrie, la belle contrée où j'ai vu la lumière du jour, toujours aussi belle, aussi claire devant mes yeux, que lorsque je la laissai. »<sup>22</sup>

La formule concessive « si triste que » laisse penser que Romain Rolland juge paradoxal « le tendre souvenir » laissé à Beethoven par les lieux où il a passé son enfance. Le paradoxe disparaît cependant si les premières années du musicien n'ont pas été aussi tristes que le prétend son biographe. Sur ce point aussi, ses propres écrits contredisent l'interprétation de l'écrivain. De même que sa mère lui laisse le souvenir de moments « heureux » et non celui d'un manque de douceur, de même, sa région natale n'est pas pour lui une « triste » vallée, mais une « claire » et « belle contrée ». La clarté et la beauté qui baignent le tableau n'ont rien de « mélancolique », contrairement à ce que dit Romain Rolland. Elles semblent exclure que Beethoven ait passé sa jeunesse dans une vallée de larmes.

La vie du musicien prend ainsi l'aspect d'un mélodrame plutôt que d'une tragédie. A la différence de la tragédie, où le héros est voué dès sa naissance au malheur par un destin inflexible, le mélodrame se caractérise par les vicissitudes capricieuses du sort : la joie et la peine se succèdent en des retournements de situation imprévisibles. La mort de la mère et le départ pour Vienne font partie de ces aléas. A cause d'eux, la jeunesse de Beethoven a perdu de sa « douceur » et de sa clarté, mais il n'était pas prédestiné, comme le héros tragique, à être malheureux. Par la suite, en maints endroits de son récit, Romain Rolland renonce de façon claire et nette à sa conception tragique pour mettre en évidence les caprices de la fortune. Par exemple, pour expliquer « l'insouciance juvénile » des œuvres composées par Beethoven en 1800, il écrit que les « jours heureux qui furent ne s'effacent pas d'un coup ; leur rayonnement persiste

---

<sup>22</sup> Rolland (2015), p. 95-96.

longtemps encore après qu'ils ne sont plus»<sup>23</sup>. Ce faisant, il reconnaît que le musicien a bien connu le bonheur dans sa jeunesse. La rencontre avec Thérèse de Brunswick, en 1806, permet d'ailleurs le retour « de ces jours heureux »<sup>24</sup>, avant que la rupture des relations avec la jeune femme, quatre ans plus tard, ne provoque une blessure « profonde »<sup>25</sup>. Au gré des accidents de la vie, Beethoven semble donc ballotté entre la joie et la tristesse.

Toutefois, le mélodrame ne se caractérise pas seulement par les vicissitudes du sort, mais aussi par leur caractère injuste, alors que le héros tragique, lui, est accablé par une rétribution terrible mais juste. Dans la *Vie de Beethoven*, l'injustice joue un rôle capital et accentue le caractère mélodramatique du récit.

La première de toutes les injustices est celle de la vie. Romain Rolland insiste ainsi sur « l'exquise bonté » de Beethoven juste avant d'évoquer sa surdité :

« Par exemple, je vois un ami dans le besoin : si ma bourse ne me permet pas de lui venir aussitôt en aide, je n'ai qu'à me mettre à ma table de travail ; et, en peu de temps, je l'ai tiré d'affaire (...) » Et un peu plus loin, il dit : « Mon art doit se consacrer au bien des pauvres. » (*Dann soll meine Kunst sich nur zum Besten der Armen zeigen.*)

La douleur, déjà, avait frappé à sa porte ; elle s'était installée en lui, pour n'en plus sortir. Entre 1796 et 1800, la surdité commença ses ravages.<sup>26</sup>

Pour toute récompense de sa générosité et de son dévouement hors du commun, le compositeur se trouve frappé de surdité. Il lui devient donc difficile, non seulement d'exercer son métier, mais aussi d'établir des relations avec les autres : terrible « douleur » pour un musicien qui met son art au service des « pauvres », qui attache plus d'importance à un « ami » qu'à lui-même. Le lecteur ne peut qu'être frappé par l'injustice de ce coup du sort. Pourquoi le meilleur de tous les hommes est-il victime d'un châtement aussi cruel ?

La deuxième injustice est celle des proches de Beethoven, qui paient d'ingratitude son « exquisite bonté ». En 1802, amoureux de Giulietta Guiccardi, il

---

<sup>23</sup> Rolland (2015), p. 102.

<sup>24</sup> Rolland (2015), p. 112.

<sup>25</sup> Rolland (2015), p. 117.

<sup>26</sup> Rolland (2015), p. 99.

l'« immortalisa par la dédicace de sa fameuse *Sonate* dite du *Clair de lune*»<sup>27</sup>. Malheureusement, « Giulietta était coquette, enfantine, égoïste ; elle fit cruellement souffrir Beethoven, et en novembre 1803 elle épousa le comte Gallenberg »<sup>28</sup>. Romain Rolland établit un contraste entre le geste grandiose de l'artiste génial qui confère l'immortalité par sa dédicace, et la cruelle mesquinerie de la femme prisonnière de son égoïsme, tristement incapable de reconnaître la valeur et la générosité de l'homme dont elle se joue. C'est de ce contraste que naît le sentiment d'injustice. De même, dans les dernières années de sa vie, le compositeur reporte sur son neveu orphelin de père « le besoin de dévouement dont son cœur débordait. Il se réservait là encore de cruelles souffrances »<sup>29</sup>. En effet, il « lui fallut d'abord disputer le petit Charles à la mère indigne, qui voulait le lui enlever »<sup>30</sup>. Ensuite, « ce neveu, si passionnément aimé, se montra indigne de la confiance de son oncle »<sup>31</sup>. Non content de fréquenter les « tripots » et de faire des « dettes »<sup>32</sup>, il finit par commettre une tentative de suicide. « Il n'en mourut pas ; mais ce fut Beethoven qui faillit en mourir : il ne se remit jamais de cette émotion affreuse »<sup>33</sup>. La répétition de l'adjectif « indigne », qui s'applique tant à la mère qu'au fils, révèle clairement ce qu'il faut penser du traitement infligé à Beethoven par ses parents. Une fois encore, son « dévouement » sans limite se heurte à un mur d'incompréhension, et l'excellent homme qu'est Beethoven ne reçoit que « souffrances » en guise de récompense. Il manque « mourir » de son « exquise bonté ».

La troisième injustice est celle du public viennois, qui n'apprécie pas comme il le devrait les mérites exceptionnels du génial compositeur. Romain Rolland déplore « la frivolité de Vienne »<sup>34</sup>. C'est une « ville factice, d'esprit mondain et médiocre », qui ne peut faire bon accueil à un « génie fier et libre »<sup>35</sup>. Il n'est pas étonnant que *Fidelio* y ait fait un four : Vienne la frivole « était tout à Rossini, et aux opéras italiens »<sup>36</sup>. De son contact avec le public viennois,

---

<sup>27</sup> Rolland (2015), p. 104.

<sup>28</sup> Rolland (2015), p. 104-105.

<sup>29</sup> Rolland (2015), p. 133.

<sup>30</sup> Rolland (2015), p. 133.

<sup>31</sup> Rolland (2015), p. 134.

<sup>32</sup> Rolland (2015), p. 136.

<sup>33</sup> Rolland (2015), p. 136.

<sup>34</sup> Rolland (2015), p. 140.

<sup>35</sup> Rolland (2015), p. 125.

<sup>36</sup> Rolland (2015), p. 140.

Beethoven ne pouvait que ressortir « humilié et attristé »<sup>37</sup>. Une fois encore, le récit met en lumière d'une part l'opposition entre la grandeur du génie et la mesquinerie de ceux qui le méconnaissent, d'autre part la cruelle punition qui lui est infligée pour prix de ses efforts.

Le thème de l'injustice complète ainsi celui des vicissitudes du sort et connaît de multiples variations tout au long de la *Vie de Beethoven*. Ce faisant, il contribue pour beaucoup au caractère mélodramatique de l'œuvre. Le malheureux compositeur n'est pas alors sans rappeler un autre cliché romantique, celui du génie incompris dont la supériorité même excite les quolibets ou se heurte à l'indifférence de l'humanité ordinaire, et qui ne peut trouver de « consolation » que dans le face-à-face avec la « nature »<sup>38</sup>.

Pourtant, au fil de son récit, Romain Rolland fait des remarques qui tendent à remettre en cause cette vision mélodramatique de son héros. Par exemple, pour expliquer la rupture avec Thérèse de Brunswick, il écrit que Beethoven était « violent, malade et misanthrope »<sup>39</sup>. Cette caractérisation contredit de façon flagrante celle qu'il avait donnée en évoquant la surdité de l'artiste : ce dernier peut difficilement être à la fois « violent » et « d'une exquise bonté », « misanthrope » et attaché avant tout au « bien des pauvres » ou de ses amis. En outre, dans une note de pas de page, l'auteur apprend que Beethoven « se trouvait toujours mal logé. En trente-cinq ans, il changea trente fois d'appartement, à Vienne »<sup>40</sup>. S'il a fini « muré en lui-même, séparé du reste des hommes »<sup>41</sup>, ce n'est donc peut-être pas seulement, ou avant tout, à cause du sort injuste qui l'a frappé de surdité ou de l'injustice des autres. Sa misanthropie et son instabilité chronique y sont sans doute pour beaucoup aussi.

Dans une autre note de bas de page, on peut lire l'opinion des médecins sur les causes de la maladie fatale au musicien : « l'usage immodéré des boissons spiritueuses y contribua »<sup>42</sup>. L'« émotion affreuse » provoquée par le suicide manqué du neveu ingrat n'est donc pas la seule chose dont Beethoven ne se soit jamais remis. L'artiste semble avoir été victime de son comportement

---

<sup>37</sup> Rolland (2015), p. 140.

<sup>38</sup> Rolland (2015), p. 131.

<sup>39</sup> Rolland (2015), p. 116.

<sup>40</sup> Rolland (2015), p. 131.

<sup>41</sup> Rolland (2015), p. 131.

<sup>42</sup> Rolland (2015), p. 148.

destructeur au moins autant que de l'ingratitude. Quant à l'« indigne » suicidé, Romain Rolland paraît certes s'offusquer de ce que « le dilettantisme de ce temps n'a pas manqué de chercher à réhabiliter ce drôle »<sup>43</sup>. Mais le fait est que la critique du vingtième siècle porte un jugement plus équilibré sur les relations entre l'oncle et le neveu. Pour Lucien Rebatet, si « Karl semble avoir été surtout un médiocre, incapable de comprendre le génie de Beethoven », ce dernier l'a en revanche « exaspéré » par son caractère « tyrannique », son attachement « d'oncle jaloux, tracassier furibond » et de plus « tellement maladroit qu'il finit par se transformer en geôlier de l'adolescent »<sup>44</sup>.

De même, en divers passages de son récit, Romain Rolland efface l'image de l'artiste génial incompris par un public médiocre. Il écrit ainsi que « 1814 marque l'apogée de la fortune de Beethoven. Au Congrès de Vienne, il fut traité comme une gloire européenne »<sup>45</sup>. Quelques pages plus loin, il constate qu'il s'est toujours trouvé à Vienne « de nobles dilettantes pour sentir la grandeur de Beethoven »<sup>46</sup> et lui offrir de subvenir à ses besoins. Enfin, il parle du succès « triomphal »<sup>47</sup> connu en 1824 par la *Neuvième Symphonie* et la *Messe en ré*. Ces remarques éparses conduisent à remettre en cause l'injustice des Viennois, qui semblent avoir fait bon accueil aux chefs-d'œuvre du maître. Faut-il par ailleurs, comme le fait Romain Rolland, leur reprocher d'avoir eu « le goût gâté par l'italianisme »<sup>48</sup> sous prétexte qu'ils ont préféré les excellents opéras de Rossini à une œuvre en partie ratée comme *Fidelio*? Selon Lucien Rebatet, « on a dû reconnaître que le génie de Beethoven s'adaptait mal au théâtre, qu'il marquait un recul sur Mozart »<sup>49</sup>.

Quoi qu'il en soit, l'image mélodramatique d'un homme bon, d'un grand artiste victime de l'injustice se trouve affaiblie par de nombreuses indications, souvent renvoyées par l'auteur en note de bas de page. Elles suggèrent en effet que Beethoven a dû aussi se confronter à ses propres faiblesses, ou encore à des hommes qui avaient de bonnes raisons de ne pas se soumettre à lui. En fin de compte, pour Romain Rolland, les vicissitudes de sa vie la transforment

---

<sup>43</sup> Rolland (2015), p. 137.

<sup>44</sup> Rebatet (2007), p. 339.

<sup>45</sup> Rolland (2015), p. 123.

<sup>46</sup> Rolland (2015), p. 126.

<sup>47</sup> Rolland (2015), p. 142.

<sup>48</sup> Rolland (2015), p. 127.

<sup>49</sup> Rebatet (2007), p. 344.

peut-être non en mélodrame, mais en épopée, c'est-à-dire en un récit héroïque.

### 3 Le caractère épique de la *Vie de Beethoven*

L'écrivain suggère de lire son livre comme une épopée d'une part dans sa préface de 1903, d'autre part dans sa conclusion. La préface explique que le but de l'ouvrage est de faire respirer « le souffle des héros »<sup>50</sup>. Les héros sont « ceux qui furent grands par le cœur », et « jamais la vie n'est plus grande, plus féconde, - et plus heureuse, - que dans la peine »<sup>51</sup>. Beethoven mérite d'être placé « en tête de cette légion héroïque », car il est « parvenu par des années de lutte et d'efforts surhumains à vaincre sa peine et à accomplir sa tâche »<sup>52</sup>. Quant à la conclusion de l'ouvrage, elle commente l'accomplissement que représente la *Neuvième Symphonie* :

Quelle conquête vaut celle-ci, quelle bataille de Bonaparte, quel soleil d'Austerlitz atteignent à la gloire de cet effort surhumain, de cette victoire, la plus éclatante qu'ait jamais remportée l'Esprit : un malheureux, pauvre, infirme, solitaire, la douleur faite homme, à qui le monde refuse la joie, crée la Joie lui-même pour la donner au monde. Il la forge avec sa misère, comme il l'a dit en une fière parole, où se résume sa vie, et qui est la devise de toute âme héroïque :

« La Joie par la Souffrance. »<sup>53</sup>

Cette vision héroïque de Beethoven, guerrier de « l'Esprit » qui finit par remporter une « victoire, la plus éclatante » de toutes, sur la « Souffrance » pour donner la « Joie » au monde, contredit la vision tragique de « l'enchanteur vaincu » évoqué dans la préface de 1927. Introduit dans la préface de 1903 et confirmé dans les dernières lignes du livre, ce thème héroïque connaît de multiples variations au fil du récit.

Romain Rolland raconte ainsi la vie de son héros comme une lutte entre la résignation et la volonté. Par exemple, au moment de la « crise désespérée » de 1802, il est « tout près de mettre fin à sa vie »<sup>54</sup> : abandonné par la femme qu'il aime, il comprend aussi que sa surdité ne laisse plus aucun espoir de

---

<sup>50</sup> Rolland (2015), p. 85.

<sup>51</sup> Rolland (2015), p. 87-88.

<sup>52</sup> Rolland (2015), p. 88.

<sup>53</sup> Rolland (2015), p. 152-153.

<sup>54</sup> Rolland (2015), p. 105.

guérison. Pourtant, « sa puissante nature ne pouvait se résigner à succomber sous l'épreuve », et « la volonté prend décidément le dessus »<sup>55</sup>. Il compose même en 1803 une *Deuxième Symphonie* « juvénile », qui ne garde nulle trace des « tragédies intérieures »<sup>56</sup>. Pour Romain Rolland, « cette souffrance, cette volonté, ces alternatives d'accablement et d'orgueil »<sup>57</sup> définissent la vie de Beethoven. Il s'agit d'une lutte incessante entre l'instinct de mort et le principe vital, qui finit par prendre le dessus.

Formulé autrement, ce combat devient celui de la « tristesse » et de la « Joie »<sup>58</sup>, comme dans les dernières lignes de l'ouvrage citées plus haut, mais aussi dans le récit de la genèse de la *Neuvième Symphonie*, qui annonce cette conclusion. Le compositeur a alors sombré dans « un abîme de tristesse »<sup>59</sup> : sa surdité, ses difficultés financières, l'ingratitude de son neveu et ses soucis domestiques lui font subir les pires souffrances. Du fond de cet « abîme », il décide pourtant de livrer « une guerre contre la douleur », de partir à la « conquête » de la « Joie »<sup>60</sup>. Telle est l'origine de la *Symphonie avec chœurs*, qui parachève la vie héroïque de Beethoven. Cette « conquête » de la « Joie » représente en effet l'exploit d'un « malheureux homme, toujours tourmenté par le chagrin »<sup>61</sup>.

Cependant, si Beethoven lutte victorieusement contre ses propres démons, c'est en fin de compte pour devenir le héros qui se bat contre les forces mauvaises de la société. Sa « grande voix libre » s'oppose à la réaction monarchique qui « opprime les esprits » vers 1825<sup>62</sup>. En effet, la censure a beau interdire les mots, « les sons par bonheur sont encore libres »<sup>63</sup>. A une époque où l'écrivain est bâillonné, le musicien ressent le « devoir » de « rendre courage » à l'humanité<sup>64</sup>. Ou encore, son art de « Titan » finit par avoir « raison de la médiocrité publique »<sup>65</sup> et du goût perversi par « l'italianisme » : grâce à des chefs-d'œuvre comme la *Messe en ré* ou la *Symphonie avec chœurs*, Beethoven

---

<sup>55</sup> Rolland (2015), p. 106-107.

<sup>56</sup> Rolland (2015), p. 107.

<sup>57</sup> Rolland (2015), p. 107.

<sup>58</sup> Rolland (2015), p. 137.

<sup>59</sup> Rolland (2015), p. 137.

<sup>60</sup> Rolland (2015), p. 140.

<sup>61</sup> Rolland (2015), p. 139.

<sup>62</sup> Rolland (2015), p. 145-146.

<sup>63</sup> Rolland (2015), p. 146.

<sup>64</sup> Rolland (2015), p. 146.

<sup>65</sup> Rolland (2015), p. 140.

arrive à faire sentir aux Viennois ce qu'est la grande musique.

Un « chant de l'âme blessée » où Beethoven se voit « transfiguré » : les formules imagées que Romain Rolland utilise pour caractériser sa biographie peuvent se comprendre de plusieurs façons. Le livre présente en effet plusieurs facettes et change d'apparence suivant le point de vue adopté. Tragédie d'un « enchanteur vaincu », mélodrame où se débat un homme bon en butte à l'injustice, épopée d'un « héros » souffrant mais victorieux, ces trois visions se révèlent possibles. Faut-il y voir l'échec d'un ouvrage qui ne peut trouver son genre à force de contradictions, ou au contraire la richesse d'une œuvre qui suscite de multiples interprétations ? Le grand succès rencontré par la *Vie de Beethoven* laisse penser qu'il s'agit plutôt d'une éclatante réussite littéraire.